

Le langage des cités, un facteur d'exclusion

La fracture linguistique entre le «français officiel» et le «dialecte des quartiers» ne cesse de creuser le fossé entre deux univers. Et freine l'intégration, comme le montre l'émouvant documentaire «les Roses noires», actuellement sur les écrans.



GELEBART/20 MINUTES/SIPA

Deux «blousons de cuir» s'approchent du box : un costaud et un maigre, deux copains de 24 et 28 ans qui se tiennent là, mains dans leur jean, jugés en comparution immédiate ce 22 novembre, au tribunal de Bobigny, dans le 93. Il y a quatre jours, imbibés à la vodka, ils ont cogné un jeune dans le RER. La présidente insiste, rappelle les faits avec ses mots : «*La victime s'est fait molester, invectiver, bousculer.*» Elle demande au costaud, livreur de pizzas, sept condamnations au casier, ses souvenirs de l'agression. Il dit : «*Si j'aurais pu vous les donner, je vous les aurais donnés.*» Elle s'adresse à son acolyte : «*Vous avez charge de famille ?*» Il ne comprend pas : «*Comment ?*» La traduction arrive : «*Vous êtes marié ?*» La présidente retrace son parcours de récidiviste, revient sur une vieille peine «*indépendante de cette instance collégiale*». Il secoue la tête : «*J'ai pas compris.*»

Paradoxal, le langage des cités est un étendard verbal, ressenti comme une fierté et une plaie infamante.

Le ghetto des mots, la prison mentale des lascars de banlieue. Au tribunal, ils répondent des «*Ouais, madame*», se disent «*en pression de fou*» et font répéter les expressions qu'eux, les tchatteurs des cités, ne maîtrisent pas. Une frustration verbale qui, quand les coups viennent à la rescousse des mots, précipite la violence et qui intéresse les spécialistes, comme en Grande-Bretagne, où une expérience pilote fait travailler des équipes d'orthophonistes avec de jeunes délinquants. Dans nos quartiers, de Stains à Clichy, la fracture linguistique ne touche pas que les caïds : les filles, à

l'école, pâtissent de ce fossé entre deux univers - le français officiel et le sabir périphérique -, comme le montre l'émouvant documentaire *les Roses noires*, d'Hélène Milano, sorti au cinéma le 28 novembre.

Ses héroïnes s'appellent Farida, Coralie ou Roudjey... âgées de 13 à 18 ans, faux diams aux oreilles, elles vivent à Montfermeil, au Blanc-Mesnil ou dans les quartiers nord de Marseille et dévoilent leur rapport intime, compliqué, au parler «multinationaliste» des cités : «*Les filles alternent entre plusieurs langues, la langue de leurs parents, la langue de la cité, la langue des garçons, la langue de l'école. Elles ont conscience qu'il leur manque une culture de l'éloquence, raconte la réalisatrice Hélène Milano, qui les a suivies pendant deux ans. Ce qui pourrait être perçu comme une richesse, elles le vivent comme une exclusion.*»

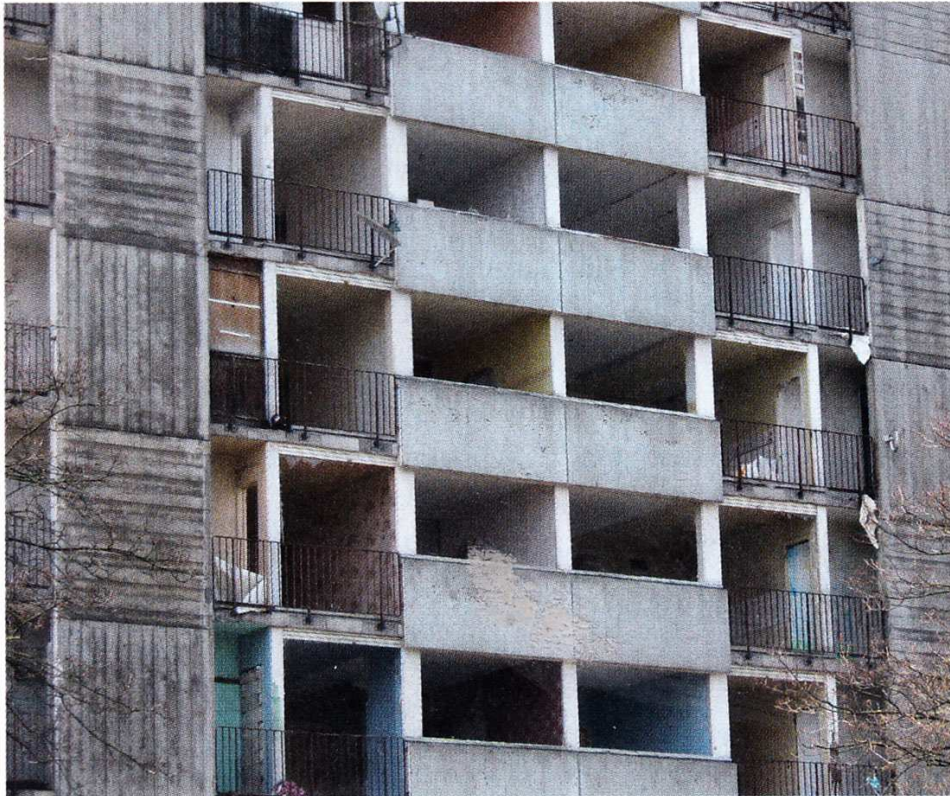
Près d'une décennie après l'Esquive, le film d'Abdelattif Kechiche qui semait la prose de Marivaux au pied des HLM, on découvre à l'écran l'une des «roses noires», Sarah, 17 ans, yeux surlignés de khôl, interprétant en robe rouge la Milady des Trois Mousquetaires. Elle vit à Saint-Denis, et dit que «sur Paris», les gens les regardent de haut, les écoutent de haut, les jeunes de banlieue : «*C'est pire qu'une frontière, c'est un mur, faut un code pour passer*», dit-elle devant la caméra. Sarah aimerait bien parler comme les gens civilisés, éduqués, mais la sonorité la rattrape, l'estampille : «*Même si tu utilises les bons mots, t'as l'accent de ta cité, et il revient.*»



Fracture physique ou linguistique ?

Comme tous les gamins des quartiers, les «roses noires» parlent un «français à l'arrache» aux rocailleux, bricolage d'un peu de français, d'arabe ou de portugais, qui leur sert de trait d'union identitaire. «*Personne ne pourra me l'enlever*», prévient dans le docu *Kahina, 14 ans, capuche noire, qui confie pourtant s'être fait snober par sa correspondante au ski, une fille des Alpes, à cause de son «drôle de langage*». C'est tout le paradoxe de cet étendard verbal, ressenti comme une fierté et une plaie infamante. En conseil de classe, la

brune Hanane n'ose pas parler de peur de «faire des bavures». Moufida, 16 ans, accent de Marseille et de la cité, ajoute : «Dans la classe, personne n'arrive à attraper le français, dès qu'on est dans la cour, c'est le langage des cités.» Elle voue une admiration à sa prof de l'an dernier qui a tout tenté pour briser l'apartheid des mots : «Elle nous mettait de l'ambition... [...] Elle nous faisait travailler des trucs compliqués et elle avait raison. Ça se voyait, qu'elle tenait à nous.»



L'APARTHEID DES MOTS

Le documentaire d'Hélène Milano se penche sur le cas de ces adolescentes de banlieue, dont la langue constitue selon leurs propres termes «une frontière, [...] un mur». Pour la réalisatrice, qui a passé deux ans à les suivre, «les filles alternent entre plusieurs langues, la langue de leurs parents, la langue de la cité, la langue des garçons, la langue de l'école. [...] Ce qui pourrait être perçu comme une richesse, elles le vivent comme une exclusion».

Pour les profs - comme pour les éducateurs ou les agents de Pôle emploi -, sevrer les jeunes de leur argot cryptique relève d'un sport quotidien. «Vous avez le seum, madame ?» (traduction : «Vous êtes énervée ?»), variante, «Vous êtes en sang ?», Virginie connaît par cœur. Elle enseigne le français au collège dans les Hauts-de-Seine où les garçons disent «wesh» pour «oui», «non», «bonjour», et où les filles s'appellent «mon frère». La fracture linguistique, en vrai. Pas facile d'enseigner le passé simple à des gamins qui rétorquent : «Y a que les bourges qui parlent comme ça !» La prof s'accroche aux pièces de Molière, corrige les «parle-moi pas» d'un caustique «la négation est mal placée», reprend systématiquement sur la syntaxe : «Je leur explique que la cité, ça ne dure pas toute la vie, qu'en dehors ça leur servira de parler correctement.»

Shafia, prof de français dans l'Essonne, estime que la fracture est d'abord physique avant d'être linguistique, comme à Garges-lès-Gonesse, où le marché, le quartier, le collège délimitent l'entre-soi géographique. «Les enfants de la cité ne vont pas forcément se rendre à Paris, souligne-t-elle. Je leur explique qu'un beau langage sert à avoir sa place parmi les autres. Les filles, surtout, veulent sortir de la fracture linguistique : en troisième, certaines me réclamaient plus de lecture à la fin des cours, j'ai pu leur faire lire *Germinal*.»

Puristes contre pragmatiques

Chez les pontes de la linguistique, la notion même de «fracture» divise, entre les puristes qui fustigent la pauvreté absolue du dico des cités, et les pragmatiques, comme Thierry Bulot, qui rêve de «défoncer le château fort du monolinguisme». Spécialiste en sociolinguistique urbaine à l'université Rennes-II, le chercheur veut changer le regard - et l'oreille - sur ce langage de millions de jeunes : «L'une de mes doctorantes a montré dans son enquête à quel point le simple accent des cités discrimine des filles qui postulent comme vendeuses dans le prêt-à-porter. Il faut en finir avec cette idéologie que le seul français qui vaille est le français standard, dénué d'accent.»

Polir l'élocution, bannir les tics des cités... Les filles des Roses noires savent que, pour trouver du boulot, elles n'ont pas d'autre choix. Comme Farida, piercing à la lèvre, qui reconnaît qu'il y a encore deux ans, en entretien avec un patron, elle aurait lâché un ««Ouais», «affalée sur une chaise». Avec son art de mêler la cité au bon français, Farida confie qu'elle veut désormais parler «un langage approprié à tout le monde».

■Marie Huret